

Malwida von Meysenbug, la « seconde mère »

par Jean Lacoste

“**L**’ensorceleuse Rome (...) que j’ai tant aimée.” Les deux années que Romain Rolland passa à Rome (1889 -1891) furent un moment mystérieux, passionné et décisif dans la formation de l’écrivain : une vieille dame allemande de 73 ans qui avait été, entre autres, l’amie de Wagner et de Nietzsche, Malwida von Meysenbug, reconnaissait le génie naissant d’un jeune homme de 23 ans qui n’avait connu jusqu’ici que l’austérité d’une vie provinciale et le « cloître de la rue d’Ulm ».

C’est cette figure attachante du féminisme allemand qu’à l’occasion du centenaire de sa mort, en 1903, le professeur Jacques Le Rider, auteur d’une étude magistrale sur la Vienne fin-de-siècle (*Modernité viennoise et crises de l’identité*, Paris, 1990) a choisi d’évoquer, le 30 octobre 2003, pour la conférence que l’Association Romain Rolland organise désormais chaque année dans l’amphithéâtre Louis Liard de la Sorbonne, grâce à l’amicale hospitalité de la Chancellerie de Paris.

En lui ouvrant les portes de son salon de la *via della Polveria*, près du Colisée, en l’invitant à jouer cette musique allemande de Mozart, de Beethoven, qu’ils avaient tous les deux en vénération, Malwida von Meysenbug ne s’est pas contentée d’initier le jeune historien du palais Farnèse, l’élève de son gendre, Gabriel Monod, à la vie mondaine et à la culture allemande. Elle devait aussi incarner à ses yeux un idéal élevé d’émancipation par la culture, de liberté orgueilleuse, de fraternité distinguée. Comment n’être pas frappé par le double visage de Malwida von Meysenbug qui est aussi, d’une certaine manière, celui de Romain Rolland à cette époque : grâce à son amie, il découvre et fréquente



une élite sociale et culturelle, issue de grandes familles aristocratiques de l'Europe tout entière, sans jamais renier son farouche souci de l'indépendance d'esprit.

Malwida von Meysenbug était née en 1816, à Kassel, en Hesse électorale, dans une famille d'origine française. Son père, Carl Rivalier, anobli en 1825, était ministre d'État du prince électeur, Guillaume I^{er}, et, lorsque ce petit despote est chassé avec sa maîtresse lors des journées révolutionnaires de 1831, il le suit en exil – pour l'aider à gérer son énorme dette ... – tandis que la mère s'installe avec ses enfants à Detmold, dans la principauté de Lippe. Un monde s'écroule pour Malwida, qui tire de ces événements la conviction qu'une jeune femme doit savoir mener une vie indépendante et subvenir elle-même à ses besoins. Sensible aux idées nouvelles qui conduiront aux révolutions de 1848, elle suit avec intérêt la naissance de l'éphémère Parlement démocratique de Francfort et participe activement, à Hambourg, à une école pour l'éducation des jeunes filles (la *Hamburger Frauenhochschule*). Harcelée à Berlin par la police prussienne, elle doit, en 1852, s'exiler à Londres, où elle devient la préceptrice des deux filles d'Alexandre Herzen, le révolutionnaire russe. Elle deviendra même plus tard la mère adoptive de l'une d'elles, Olga. À Paris, elle se lie avec Wagner et son cercle : on lui doit ainsi une très vivante description de la fameuse première de *Tannhäuser* en mars 1861. Installée par la suite en Italie, elle accueille Friedrich Nietzsche et quelques amis dans l'hiver 1876-1877 – épisode célèbre, associé à la rédaction d'*Humain, trop humain* – et c'est grâce à elle que le philosophe, pour son malheur, rencontre plus tard Lou von Salomé à Rome ...

Le souvenir de ces multiples amitiés et de ces tribulations d'une « idéaliste » animait-il encore les conversations de la vieille dame, qui s'était rendue célèbre en Allemagne avec ses *Mémoires* de 1876 ? Dans ses lettres à sa mère, Romain Rolland ne parle guère de celle qui fut pour lui, selon le bel éloge du *Voyage intérieur*, une « seconde mère ». Après son départ de Rome (et un pèlerinage commun à Bayreuth dans l'été 1891), Romain Rolland, de retour à Paris, entretient avec sa vieille amie une correspondance nourrie (chaque semaine une longue lettre...), pour une large part inédite¹, que Jacques Le Rider a explorée aux archives Goethe-Schiller de Weimar. Il a choisi, avec autant de science que de délicatesse, de mettre l'accent, dans ce vaste ensemble, sur les harmoniques de l'affaire Dreyfus, non sans relever quelques paradoxes dans les positions des deux correspondants. Malwida von Meysenbug, très dreyfusarde, sous l'influence de Gabriel Monod, et devenue elle-même une fervente admiratrice du nouveau Reich prussien, ne ménage pas ses critiques à l'encontre de la France républicaine et « décadente », tandis que Romain Rolland porte sur le milieu dreyfusard et Dreyfus lui-même un regard peu indulgent, et défend malgré tout sa patrie.

Mais innombrables sont les autres thèmes abordés (Nietzsche et Wagner, la religion, le massacre des Arméniens, la menace de guerre franco-allemande) et l'on ne peut que souscrire aux conclusions de Jacques Le Rider : cette correspondance de Romain Rolland avec cette grande dame de la vie culturelle allemande est un document du plus haut intérêt humain et intellectuel, et il faut déplorer une nouvelle fois que les éditeurs soient si peu attentifs à ces vivants trésors.

Malwida von Meysenbug meurt le 23 avril 1903, à l'âge de 86 ans. Elle repose au cimetière protestant de Rome, près de la pyramide de Cestius, là sont enterrés le fils de Goethe et le poète Shelley.

¹ Le premier *Cahier Romain Rolland* fut un *Choix de lettres à Malwida von Meysenbug*, édité par Marie Romain Rolland, avant-propos d'Edouard Monod-Herzen, Paris, 1948.